Mesurer l'horizon de son pas. La marche dans l'écriture (XVIII^e-XXI^e)

Measuring the horizon step by step. The Walk in literature (18th – 21st centuries)

Françoise Rigat

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rief/8727>

DOI : 10.4000/rief.8727

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Françoise Rigat, « Mesurer l'horizon de son pas. La marche dans l'écriture (XVIII^e-XXI^e) », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 11 | 2021, mis en ligne le 15 novembre 2021, consulté le 18 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rief/8727> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rief.8727>

Ce document a été généré automatiquement le 18 novembre 2021.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Mesurer l'horizon de son pas. La marche dans l'écriture (XVIII^e-XXI^e)

Measuring the horizon step by step. The Walk in literature (18th – 21st centuries)

Françoise Rigat

Introduction

- 1 Ce dossier de la *Revue italienne d'études françaises* voudrait cerner de plus près – avec d'autres avant nous¹ – un espace littéraire et linguistique propre à la marche qui porte en sociologie le joli nom d'*itinérance*².
- 2 Nous avons écrit la marche, non pas la promenade. La marche sur un chemin, un pierrier, un glacier. La marche n'a pas en effet la même mémoire, le même imaginaire, la même allure que la promenade. La marche dit à la fois la mise en chemin, la lumière endormie au bon matin et le ciel brasillant au soir, le grand air grisant, les grandes enjambées, le souffle en peine dans les dénivelés mais le cœur plein. La marche goûte la douceur de l'été comme le « sombre temps de la bruine »³, elle hume le vent comme elle affronte l'averse. La marche est respiration ; un pas après l'autre, elle compte les kilomètres et les souliers usés, comme le fredonne la comptine. Elle a ses effets sur le corps, qu'il faut ensuite réparer. C'est que la marche est exigeante : elle réclame des mollets, de l'endurance, de la persévérance. La marche est une idylle avec un paysage. Il n'est pour ainsi dire de paysage que marché, il n'est beau que parce qu'il est marché, comme l'exprime le grand alpiniste Gaston Rébuffat :

Ce pays, la Sainte-Baume, c'était des paysages et tout autant la marche ; c'était les deux ensembles. Sans la marche qui nous mettait à son rythme et nous forçait à voir, à entendre, à sentir, il eût été moins beau.⁴
- 3 La promenade, c'est autre chose : plus citadine, plus mondaine, elle est piétinement et trottement sur les trottoirs, déambulation autant que flânerie dans les allées des jardins, dans les boulevards de la capitale, en tout cas jamais bien loin ; elle a ses règles, ses temps, sa conversation et ses rites – Alain Montandon l'a bien montré⁵. La

promenade « déplie » le corps, nous « défait de nos soucis »⁶ ; c'est une pause que l'on se ménage, quelques pas pour se dégourdir les jambes ou changer d'air. « Ce n'est qu'une promenade », peut-on lire dans un topoguide commentant un itinéraire de montagne privé de difficulté⁷.

4 Rien à voir avec la marche.

La marche s'accommode mal de la foule.

La marche est un corps qu'elle agite fébrilement.

La promenade est un lieu aménagé, quand la marche a pour elle l'« immensité du monde »⁸.

Le promeneur lève la tête ; le marcheur la baisse, attentif à regarder ses pieds : la marche est périlleuse.

5 Il existe de mauvais marcheurs, novices ou silhouettes pesantes, courbées et crispées qui procèdent « tout en force », en frappant le sol comme si elles voulaient « donner des coups »⁹ mais se tromperait-on beaucoup si l'on disait n'avoir jamais connu de mauvais promeneurs ?

6 C'est que la marche possède sa science, ses techniques¹⁰, qu'il s'agisse de la *marche d'approche*, cette progression lente, éreintante que connaissent les alpinistes partant à l'assaut d'un glacier, ou de la marche en montagne, que l'on nomme aujourd'hui *randonnée*, cette course à *randon* que l'étymologie associe à l'épuisement, voire à l'impétuosité¹¹. D'ailleurs, il faut pour avancer parfois s'élever, grimper, se percher, monter, descendre, franchir, attaquer, surmonter, progresser... Mais c'est une épreuve qu'on oublie vite, « quand on aperçoit le but, sommet, passage, chalet hospitalier, lac mystérieux où des glaciers se mirent ! »¹².

7 Dans la littérature, la marche dans la nature – puisque c'est celle qui nous occupe ici¹³ – a son historien : Antoine de Baecque¹⁴, qui a reconstitué dans un ouvrage crucial le passé séculaire de la marche tout autant que la géographie marcheuse des sentiers de Grande Randonnée (GR), des chemins de pèlerinage, de commerce ou de contrebande. Elle a son sociologue, David le Breton¹⁵, son anthropologue, Rebecca Solnit¹⁶, aussi bien que son philosophe, Frédéric Gros¹⁷, lequel a guidé le lecteur au gré des émotions des grands « passeurs » de la marche comme Kant, Rousseau, Nietzsche, Thoreau dont les pensées en composent le trésor – un prêt-à-penser – dans nos mémoires collectives¹⁸. Elle a ses hommes de lettres dévoués, sûrement depuis le XVIII^e, trop nombreux pour que cette introduction les passe tous en revue¹⁹. Contentons-nous de citer Jean-Jacques Rousseau d'abord, qui passe pour le premier marcheur moderne, sur lequel il faudra bien revenir ici aussi (voir Federica Locatelli) : bien que le mot de marche n'apparaisse que discrètement sous sa plume²⁰, l'on sait son goût le plus vif pour la « vie ambulante » et la « course »²¹ qu'il déclare dans les *Confessions*, véritable profession de foi et modèle pour tous ceux qui plus tard rêveront de « faire route à pied »²², jusqu'à Michel Butor (par ailleurs grand admirateur de Rimbaud, cet autre grand « piéton »), entre autres, si sensible aux « vibrations », aux « harmoniques » entre l'art et la marche²³. Citons également les *walking-writers* anglais qui lui ont donné ses lettres de noblesses depuis le XIX^e, éminemment représenté par Leslie Stephen, cet avide *pédestrian*²⁴ et alpiniste aguerri qui a fait de l'excursion à pied une discipline, ou encore les nombreux « baladins du monde occidental »²⁵ et marcheurs aux long cours qui « voyagent pour écrire », comme le note Martin de la Soudière²⁶, tels que Bernard Ollivier, Jacques Lanzmann, Nicolas Bouvier ou encore Sylvain Tesson dont les ouvrages se vendent comme des petits pains...

- 8 Car la marche est de nos jours l'objet d'un véritable engouement, de tous les éloges. Jadis ringarde, David le Breton²⁷ constate que le statut de la marche a énormément changé en une trentaine d'années, devenant un phénomène social, comme le montre l'affluence estivale de la montagne mais aussi tous les chemins fléchés que chaque village propose désormais pour la découverte de ses environs. Un autre indice très net de cette mode randonneuse est le foisonnement, dans les kiosques à journaux, des topoguides et de toute une paralittérature consacrée à la randonnée et à sa pratique. Elle y entretient d'ailleurs ses « petites mythologies » (la gourde et le sac à dos), sa tenue (la mode et ses marques populaires), ses objets de désir marchands et ses *must have* sophistiqués, tels que ces bâtons « en aluminium aérospatial, ultraléger, télescopique, antichoc, antidérapant, antitranspirant, extensible », comme le récitent les publicités. C'est que la marche a partie liée avec le tourisme, comme le suggèrent ici plusieurs contributions (Chiara Nifosi, Stefano Vicari et Marie-Sylvie Poli).
- 9 Ainsi s'est-elle engagée dans des modes certes aussi oisifs qu'auparavant, mais plus ludiques et plus « doux », conformément aux tendances manifestes de nos temps modernes. Dans la presse²⁸, les imaginaires contemporains de la marche sont heureux, comme le dit bien l'expression *itinérance récréative*²⁹ qui y projette toutes les vertus du bien-être, de la lenteur (le *slow*), de la quiétude, de la légèreté. Elle est portée par le « lâcher-prise », volontiers nominalisée comme « escapade » (« s'échapper du devoir » - entre autres - nous dit le dictionnaire). « Marcher, ralentir, pour se ressourcer et se retrouver » pourrait-on résumer. Elle comble donc l'esprit, mais aussi le corps. En effet l'exercice pédestre, la *marche à pied* (pléonasme usuel) est aujourd'hui une injonction thérapeutique (la marche, c'est la santé³⁰), une invitation à revigorer un corps en forme. « Marcher tous, tout le temps, partout », tel est d'ailleurs le slogan de la Fédération française de randonnée (FFR). Au fond, tous ces discours sur la marche telle qu'elle nous est restituée par la presse notamment ne font guère que nouer l'évasion de l'esprit rousseauiste (« laisser tous les sentiments bas et terrestres »)³¹ et l'hygiène de vie (« un exercice sain pour un homme sain »)³² chère à Leslie Stephen.
- 10 Mais on peut aussi mettre en avant une marche à risque, ou extrême³³, pour communier avec la nature sauvage (le *Wild*) avec ses tripes (Mariagrazia Margarito). Une marche racontée dans des récits plus proches de nous, qui élargit le spectre de la pensée de la marche.
- 11 Aussi avons-nous souhaité dans ce dossier donner une épaisseur à ce mot de *marche*, « une épaisseur sémantique et dialogique » comme l'écrit Sophie Moirand, c'est-à-dire d'aller voir de près ce que le mot désigne, en étudier l'énonciation, ainsi que ce qui est dit par des locuteurs « situés » historiquement, socialement, culturellement³⁴. Car « si l'on veut à un moment donné d'une recherche, articuler le social sur tel ou tel objet, le discours est le pivot de cette articulation [...] et l'analyse du discours [...] devient essentielle pour comprendre ses effets »³⁵. Car ce qui fait la différence entre la marche et la promenade, ce sont les discours, ce sont des énonciateurs, ce sont des formes et des constructions qui permettent de la penser et d'en éclairer le sens. Vaste programme s'il en est. C'est pourquoi ce dossier ne cherche pas, par la force des choses, à faire le tour de la question ; il ne peut que proposer en une variété d'approches, une promenade dans la marche, si l'on peut dire, chez des auteurs ou des corpus « ordinaires » traitant de la marche, un tour d'horizon qui prouvera la fécondité, pour la recherche littéraire et linguistique, du thème.

- 12 Les textes regroupés dans ce dossier engagent deux niveaux d'approche : dans un premier temps, deux articles permettent de distinguer plus particulièrement le sens de la marche dans la littérature alpestre, au bénéfice d'une réflexion y compris sémantique sur ce que le mot recouvre ; dans un second temps, trois articles abordent la marche dans ses linéaments contemporains, et à ce titre plus neufs, telle que la marche extrême, la marche sportive et la marche culturelle, en se déplaçant sur le terrain de la linguistique et de la muséologie pour voir ce que l'écriture de la marche met en jeu.
- 13 Dans son article intitulé « Quand la marche se fait écriture : le voyageur-penseur au milieu des sommets (XVIII^e-XIX^e siècles) » qui introduit le dossier, Federica Locatelli analyse l'émergence du terme « marche » dans la littérature viatique. Elle revient donc ici sur la littérature alpestre – qui était au centre de ses intérêts³⁶ – en sélectionnant des auteurs qui ont en commun une pratique « voluptueuse et obstinée » de l'activité pédestre. Précisément, elle montre l'évolution du rapport entre l'écrivain et la marche ou la promenade – les deux termes y ont alors presque la même portée sémantique – à partir de quelques récits de voyage des XVIII^e et XIX^e siècles. Après un rappel des différences entre la promenade, l'errance, la flânerie, fort usités en ces temps-là, elle analyse la mise en discours de la marche chez quatre auteurs fondamentaux. Jean-Jacques Rousseau d'abord. L'auteure revient sur ce qui fait la spécificité du promeneur rousseauiste, à travers l'étude syntaxique et lexicale du célèbre passage du IV^e livre des *Confessions*, en insistant sur le lien profond et nouveau entre « l'errance de la plume et le vagabondage physique ». Étienne Pivert de Senancour ensuite, qui élabore à partir de la marche tout un style de vie. Elle montre comment chez lui, la description s'appuie sur différentes ressources lyriques, musicales et figuratives pour traduire d'une manière sensible l'expérience de la marche en pleine nature. Puis elle aborde Victor Hugo, qui exalte dans ses *Voyages* le rôle de la *musa pedestris*, la profonde valeur intellectuelle et introspective de cette activité physique au cœur de sa pensée. Enfin, Théophile Gauthier, lequel a maintes fois fait l'éloge de la marche, en particulier dans les sentiers escarpés des Alpes. L'auteure montre à partir d'un extrait de *Zigzags* le lien étroit là aussi entre la marche et l'inspiration artistique, grâce au contact immédiat avec la nature et à l'inattendu que recèle celle-ci. En conclusion, l'auteure insiste sur la nouveauté stylistique de ces œuvres qui ont vanté les charmes de l'excursion en montagne, certes de manière différente, mais portant toutes l'empreinte d'un rapport nouveau avec la nature et l'écriture.
- 14 Mais bientôt la littérature alpestre s'abreuve aussi à une vision de la nature qui n'est plus vécue dans la plénitude sensorielle de la marche, mais traversée d'un regard paresseux et détaché par le touriste, lequel est lentement propulsé sur le devant de la scène littéraire européenne. Car au XIX^e, la marche devient celle d'un touriste, dont la mise en discours va changer l'imaginaire des Alpes et son expression littéraire, comme l'étudie Chiara Nifosi. Dans son article intitulé « Du marcheur au touriste : la mise en scène des Alpes dans la littérature du XIX^e siècle », l'auteure se penche sur l'effet conjoint de l'arrivée des touristes et de l'aménagement de la montagne qui font tous deux l'objet de critiques de la part de Victor Hugo et de John Ruskin, et de satires chez Eugène Labiche et Alphonse Daudet. En se plaçant entre la sociologie du tourisme et l'analyse textuelle, son étude repère une conception du paysage propre au XIX^e, « non plus sublime, mais sublimé », et chez Victor Hugo en particulier, « un regard touriste, et non plus regard artiste ». Elle pointe notamment le rôle des guides touristiques, dont le

célèbre Baedeker, où la simplification prime sur les savoirs, et où est encensé le factice d'un paysage altéré, d'une montagne transformée en parc d'attraction, notamment au mont Rigi en Suisse. Ainsi les touristes brocardés par Victor Hugo, John Ruskin et Eugène Labiche, mais surtout par Alphonse Daudet deviennent-ils insensibles au paysage. L'auteure vérifie cette évolution en s'attardant sur la montagne qui devient un simple décor théâtral chez Labiche, et sur le personnage de Daudet, Tartarin, sous lequel se déguise un marcheur inexpérimenté, distrait, superficiel. L'auteure conclut que la littérature alpestre produit alors un déplacement d'intérêt de la nature à d'autres domaines, sociologique et économique, qui finissent par l'emporter sur la rhétorique introspective de la marche alpestre.

- 15 Dans l'article suivant intitulé « "Plus rien à prouver" : marche, course, escalade extrêmes », Mariagrazia Margarito poursuit ici son travail sur la marche³⁷ en se penchant dans une approche linguistique sur ce qu'*extrême* peut dire, et jusqu'où cette notion peut s'étirer dans les instances discursives. L'auteure commence par aller voir du côté des dictionnaires, où *extrême* possède une acception « intrinsèque » à la personne qui marche, à son être-là dans le mouvement et « extrinsèque » parce que définissant la typologie de sport ou d'effort, ou l'environnement, ce qui l'amène à mettre en relief deux dimensions de l'extrême, l'une relative au corps, l'autre au paysage. À travers quelques extraits provenant de textes de typologies variées – essais philosophiques, littérature de montagne, romans, récits d'escalades, articles de revues spécialisées –, elle repère un corps – du marcheur, du coureur de fond, de l'escaladeur – qui par le regard, s'assimile à la nature, aux lieux qu'il traverse et qui sont mis en mots comme « dépossession de soi ». Ensuite, elle décèle de manière originale d'abord, une face horizontale de l'extrême d'un corps marchant, celle d'un corps qui avance, linéaire et continu, qui s'identifie à la poussée vitale de et dans l'écriture, ainsi qu'une face verticale de l'extrême dans les difficultés à surmonter d'un sujet qui va au bout de lui-même. Mais d'autres traits s'avèrent saillants à travers cet extrême vertical, comme l'épreuve de la solitude intense, l'euphorie. L'auteure se demande enfin si l'extrême, cette recherche à tout prix de mordre la vie dans la solitude, la rencontre avec la nature (le *Wild*), ne pourrait n'être qu'un dérivatif du courage, d'un esprit de conquête.
- 16 Au-delà de cette marche physique, sauvage et dangereuse, le déplacement à randonnée est aujourd'hui globalement perçu dans une dimension « écologique », exaltée par les voyageurs « respectueux » de l'environnement dans les réseaux culturels du Web. C'est le cas de la marche sportive³⁸ (le trek, la promenade, la rando, le trail, etc.), objet de la contribution de Stefano Vicari, dont le titre est « Rando, trek, promenade... des mots pour quel(s) sport(s) ? De la construction du discours d'autorité dans les blogs de tourisme d'aventure ». À partir de la perspective théorique de l'analyse du discours d'école française et, notamment, de l'analyse du discours numérique, l'auteur étudie les blogs tenus par des influenceurs sur les sports de marche. Il commence donc par présenter la complexité sémiotique du dispositif du blog, ainsi que la logique à la base du succès du phénomène des blogueurs-influenceurs sportifs. Sa démarche est double. D'une part, il se concentre sur l'hybridation des genres discursifs en ligne qui mélangent discours touristiques et guides de voyage, récits d'expériences sportives, conseils techniques et promotions d'équipements. Il y analyse en particulier l'argumentation, les stratégies techno-discursives adoptées par les blogueurs afin de créer un discours d'autorité, un *ethos* d'authenticité et de confiance, de voyageur (et non pas de touriste) sportif, respectueux de l'environnement. D'autre part, cette fois d'un point de vue lexical, l'auteur analyse les ambiguïtés discursives autour des

dénominations des activités de la marche. Il constate dans l'emploi d'une terminologie fluctuante, parfois au sein d'un même billet, un processus de déperdition sémique justifié par le but ultime de « rendre l'*outdoor* accessible à tous ».

- 17 La mise en scène (et mise en discours) de cette marche ne doit cependant pas faire oublier que la marche n'est pas qu'un engagement sportif, mais qu'elle est ludique, affective, historique, géographique comme nous l'avons souligné plus haut, mais aussi économique puisqu'elle se met au service du développement touristique d'un territoire. C'est pourquoi nous avons voulu que figure dans ce dossier une dernière contribution qui soit aussi une invite à éprouver la marche comme une expérience culturelle, une émotion esthétique par un sujet social. Marie-Sylvie Poli nous propose en effet de suivre ses pas dans l'exploration de la collection du musée Gassendi à ciel ouvert dans la Réserve Géologique des Hautes-Alpes, à Dignes. Son article « Et puis soudain, au détour d'un sentier, une œuvre d'art », qui aurait pu s'intituler « Lorsque le randonneur se fait visiteur », rend compte sur le mode du récit d'une errance touristique dans un musée qui présente une collection encyclopédique d'objets d'art, d'histoire et de sciences naturelles, ainsi qu'une collection d'art contemporain en pleine nature que l'on visite « comme si on marchait en montagne »³⁹. L'auteure n'a pas choisi ce musée au hasard⁴⁰ puisque celui-ci est dédié à Pierre Gassendi, cet humaniste (1592-1655) qui a forgé le fameux *ambulo ergo sum* en réponse à René Descartes. Aussi l'auteure met-elle ici en avant davantage l'expérience du sensible que l'expérience purement intellectuelle. Elle commence par aborder les dimensions patrimoniales de ce dispositif nommé « L'art en marche », dans lequel des artistes contemporains ont créé en pleine nature des œuvres uniques en lien étroit avec les paysages de Haute-Provence. Entre itinéraire (muséologique) et errance (randonnée), elle analyse comment un dispositif sensible (artistique) touche la sensibilité du visiteur pour rendre ce dernier sensible à la nature. Elle discute ensuite la motivation, les effets et les retentissements mémoriels d'une randonnée qui mène du Musée Gassendi au *Refuge d'Art des bains thermaux*, une des œuvres de l'artiste Andy Goldsworthy. À travers ces notes muséologiques, digressions poétiques, pensées vagabondes et souvenirs que le parcours suscite (l'expérience du musée est toujours redevable du subjectif, ne serait-ce que par les attentes, les connaissances du visiteur⁴¹), ce sont des sentiments plus réticents qui sont aussi au bout du chemin tels que la déception, la fatigue⁴² et qui émergent timidement dans l'écriture.
- 18 Ainsi ce dernier article confirme-t-il la richesse du thème de la marche, elle-même proportionnée à la variété des trajectoires d'écriture, à la subjectivité des scripteurs. C'est en cela que ce thème demeure passionnant. Et c'est bien le parti-pris de ce dossier : entrer en la marche tout en cheminant dans des sentiers moins battus, inviter le lecteur à arpenter ce terrain de recherche avec un autre regard.

NOTES

1. Voir S. Charbonnet-Darmaillacq (dir.), *Le Génie de la marche. Poétiques, savoirs et politique des corps mobiles*, Paris, Hermann, 2016.
2. L'itinérance se définit comme « un déplacement en nature, dans le cadre d'immersions plus ou moins longues et intenses ». L. Berthelot, J. Corneloup, *Itinérance, du Tour aux détours. Figure contemporaine des pratiques récréatives de nature*, L'Argentièrre La Bessée, Éditions du Fournel, 2008, p. 8.
3. H. D. Thoreau, *Journal*, dans A. Corbin (dir.), *La pluie, le soleil et le vent. Une histoire de la sensibilité au temps qu'il fait*, Paris, Aubier Flammarion, 2013, p. 14.
4. G. Rébuffat, *La Montagne est mon domaine* [1994], Paris, Éditions Hoëbeke, 2017, p. 17. Leslie Stephen l'exprimait déjà (avec plus d'humour) en ces termes : « Marcher confère du charme au paysage anglais le plus banal. Non seulement l'amour de la marche rend supportable le moindre comté anglais, mais son charme semble inépuisable. Voir L. Stephen, *Éloge de la marche*, [1901], tr. fr. T. Gillyboeuf, Paris, Rivages Poche, 2017, p. 47.
5. A. Montandon, *Promenades et Écriture*, Clermont-Ferrand, Centre de recherches sur les littératures modernes et contemporaines, Université Blaise-Pascal, 1996. Nous renvoyons également à l'ouvrage de M. Poëte, *La Promenade à Paris au XVII^e siècle. L'art de se promener. Les lieux de promenade dans Paris et aux environs*, Paris, Armand Colin, 1913.
6. N. Truong, « La marche est un authentique exercice spirituel », Entretien avec Frédéric Gros, dans *Le Monde*, 24 juin 2011, consulté le 01/08/2021, URL : https://www.lemonde.fr/idees/article/2011/06/24/frederic-gros-philosophe-la-marche-est-un-authentique-exercice-spirituel_1540510_3232.html.
7. S. Péguy, J.-J. Rolland, *Escalade du briançonnais*, Gap, Ophrys, 1983, p. 251.
8. S. Tesson, *Petit traité de l'immensité du monde*, Paris, Éditions des Équateurs, 2015, p. 15.
9. L. Hohl, *Ascension* [1975], Paris, Attila, 2007.
10. Sur la marche comme technique du corps, voir M. Mauss, « Chapitre premier. Notion de technique du corps », dans Id., (dir.) *Sociologie et anthropologie* [1950], Paris, PUF, 2013, p. 363-372.
11. M. de la Soudière, *Arpenter le paysage. Poètes, géographes et montagnards*, Paris, Anamosa, 2019, p. 43.
12. Damenez, « L'Alpinisme », dans *Revue pédagogique*, tome 49, juillet-décembre 1906, p. 174-182, p. 178.
13. Nous n'avons pas pris en compte la marche en ville qui a occupé le XIX^e siècle. Voir entre autres à ce sujet R. Thomas, « La marche en ville. Une histoire de sens », dans *L'espace géographique*, tome 36, 2007-1, p. 15-26. De même, nous n'avons pas retenu la marche sur les chemins pèlerins, voyage spirituel et chemin d'ascèse, qui exige un tout autre esprit, ni la marche de protestation.
14. A. de Baecque, *La traversée des Alpes. Essai d'histoire marchée*, NRF, Éditions Gallimard, 2014.
15. D. Le Breton, *Marcher : éloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié, 2012.
16. R. Solnit, *L'art de marcher*, tr. fr. O. Bonis, Arles, Actes Sud, 2002. À l'exception des notations que l'on trouve chez David Le Breton, des noms d'Alexandra David-Neel, Georges Sand, parfois Simone de Beauvoir dont les noms apparaissent de ci de là, entre parenthèses, l'essai de Rebecca Solnit est le seul à véritablement s'intéresser aux marcheuses...
17. F. Gros, *Marcher, une philosophie*, Paris, Champs Essais, 2009.
18. Citons, à titre d'exemple caractéristique, le fameux aphorisme « seules les pensées qu'on a en marchant valent quelque chose » (ou dans la traduction proposée par A. Montandon : « seules les pensées marchées ont de la valeur », *op. cit.*, p. 21) qu'arborent de nombreuses épigraphes ou d'articles de presse.

19. Comme l'attestent les anthologies J. Barozzi, (dir.) *Le goût de la marche*, Paris, Mercure de France, 2008 ; F. Gros (dir.), *Petite bibliothèque du marcheur*, Paris, Flammarion, 2011 ; A. de Baecque (éd.), *Écrivains randonneurs*, Paris, Omnibus, 2013.
20. Voir à ce sujet P.-H. Frangne, « Au principe de l'esthétique environnementale. Du paysage de montagne à l'esthétique de la montagne », dans *Nouvelle Revue d'esthétique*, 22, 2018, p. 37-53, p. 43.
21. Ce mot renvoie aujourd'hui à une ascension en montagne.
22. « Faire route à pied par un beau temps, dans un beau pays, sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable : voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon gout », J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, Livre 4, Œuvres complètes, Tome 7, Paris, 1865, p. 122.
23. M. Butor, *La Mémoire des sentiers*. Entretien avec F. Lardeau, Arthaud, Paris, Flammarion, 2018, p. 41-43.
24. *Pédestrian* : « celui qui se livre au sport de la marche » (*Trésor de la langue française*). Voir à ce sujet T. Gillyboeuf, *Introduction*, dans L. Stephen, *op. cit.*, p. 7-14.
25. S. Tesson, *op. cit.*, p. 15.
26. M. de la Soudière, *op. cit.*, p. 14-15.
27. Ibid.
28. D'après les derniers numéros de *Passion Rando*, *Par chemins*, *Alpes magazine*, *Montagnes magazine*, *Respirez*, *Trek*.
29. Voir L. Berthelot, J. Corneloup, *op. cit.*
30. Mais la fonction médicale de la marche est déjà signalée dans l'*Encyclopédie* par le Chevalier de Jaucourt. Voir L. Turcot, J. Loir, « Introduction. La promenade, un objet de recherche en plein essor », *La promenade au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles Belgique – France – Angleterre*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2011, p. 7-21. Voir également l'ouvrage récent de T. Malleret, M. A. Malleret, *10 bonnes raisons d'aller marcher*, Chamonix, Guérin, Éditions Paulsen, 2017.
31. J.-J. Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, p. 45.
32. L. Stephen, *op. cit.*, p. 40.
33. Le *sport extrême* réfère à un vaste ensemble d'activités de plein air (sport de glisse, d'aventure, escalades sans corde, trail, chute libre etc.).
34. S. Moirand, « Retour sur l'analyse du discours française », dans *Pratiques*, 185-186, 2020, consulté le 04/09/2021, URL : <https://journals.openedition.org/pratiques/8721>.
35. Ibid.
36. F. Locatelli, *Les Alpes, singuliers spectacles*, Milan, EDUCatt, 2019.
37. M. Margarito, « Marcher, courir : écriture et non-événement », dans D. Di Gaetano Londei, S. Moirand, S. Reboul-Touré, L. Reggiani, *Dire l'événement. Langage mémoire société*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013, p. 285-294 ; Id., « Marcher, courir : gestes pour vivre, penser, écrire », dans E. Madrussan (dir.), *Paideutika*, 19, 2014, p. 31-41 ; Id., « Petite foulée, grande foulée... dépasser », dans G. Coci, M. Margarito, M. Maurizio, *Confini in movimento. Studi di letteratura, culture e lingue moderne*, Acireale – Roma, Bonanno Editore, 2014, p. 363-376.
38. Mentionnons la marche dite « nordique » inventée dans les années 1970 par les skieurs finlandais, qui relève de la Fédération Française de l'Athlétisme (FFA).
39. Selon la responsable des publics, Laurie Honoré, dans *Le bulletin de l'Amcsti*, 13 juillet 2020, consulté le 1 août 2021, URL : www.amcsti.fr.
40. On citera à titre d'exemple la balade littéraire « À la rencontre de Jean Giono » qui propose de faire découvrir à partir de petites randonnées dispersées de Manosque à Sisteron les paysages de la Haute Provence qui ont inspiré Jean Giono.
41. Voir à ce sujet le numéro 36 de *Culture & Musées* consacré à « L'émotion dans les expositions », sous la direction de G. Crenn et J.-C. Vilatte, 2020.

42. Sentiments peu étudiés par les chercheurs en sciences humaines et sociales, au contraire de la nostalgie, par exemple.

RÉSUMÉS

Notre introduction nous emmène vers ce qui porte en sociologie le joli nom d'*itinérance* : la marche. La marche dans la nature a en effet, comme la promenade, son espace littéraire et linguistique propre. Depuis Jean-Jacques Rousseau jusqu'aux écrivains contemporains qui ont affronté *le Wild*, nombreux sont en effet ceux qui ont raconté ce que « faire route à pied » veut dire. Ce dossier tente donc de donner une épaisseur à ce mot de *marche*, y compris sous ses habits neufs (marche sportive, marche extrême, marche culturelle), d'aller voir de près ce que le mot désigne, ainsi que ce qui est dit par des locuteurs situés historiquement, socialement, culturellement.

Our article talks about what is known in sociological terms as *itinérance*: the Walk. A Walk in nature has, just like walking, its own literary and linguistic expressions. Many writers, from Jean-Jacques Rousseau to our modern day, when addressing the concept of Wilderness, have addressed what "Walking on foot" signifies. This document aims to give body to the word "Walk": to understand its new clothes (sport Walking, extreme Walking, cultural Walking) and to investigate what the word really means as well as how it has been used historically, socially and culturally.

INDEX

Keywords : walking, nature, literature, discourse, writing

Mots-clés : marche, nature, littérature, discours, écriture